

Préservation, célébration et utilisation des ressources naturelles et culturelles chez les Métis francophones du Manitoba

Yves Labrèche

Numéro 32, automne 2011

Recherches et réflexions sur les identités francophones dans l'Ouest canadien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1014048ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1014048ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Labrèche, Y. (2011). Préservation, célébration et utilisation des ressources naturelles et culturelles chez les Métis francophones du Manitoba. *Francophonies d'Amérique*, (32), 145–170. <https://doi.org/10.7202/1014048ar>

Résumé de l'article

L'auteur présente tout d'abord un aperçu des démarches ethnographiques entreprises dans le contexte d'un partenariat avec la communauté métisse francophone du Manitoba. Ces recherches portent sur les rapports complexes qui se sont tissés entre la mémoire, l'identité et le paysage nommé, marqué et parcouru. Dans cet article, les propos recueillis au cours d'entrevues serviront de base à l'étude de pratiques traditionnelles toujours vivantes : chasse, pêche, cueillette et alimentation. La préservation du patrimoine naturel et culturel selon les perspectives, les témoignages et les interventions des Métis en milieu urbain et rural fait également l'objet d'une attention particulière. Les résultats de ces recherches de type ethno-géographique révèlent des savoir-faire et des manières d'être fidèles aux traditions ancestrales, qui sauront inspirer les jeunes ainsi que les prochaines générations. Enfin, les lecteurs sont conviés à une réflexion au sujet d'activités et de célébrations proposées par la communauté métisse et d'une intervention d'inspiration autochtone qui a été organisée en vue de créer un rapprochement entre les milieux universitaire, scolaire et communautaire.

Préservation, célébration et utilisation des ressources naturelles et culturelles chez les Métis francophones du Manitoba

Yves Labrèche

Université de Saint-Boniface*

CETTE RECHERCHE-ACTION d'inspiration ethnométhodologique (Garfinkel, 2001) a pour but de participer à la mise en valeur du patrimoine culturel et linguistique des Métis francophones du Manitoba. À cette fin, des témoignages de Métis – aînés, artistes, dirigeants et autres sages – ont été recueillis, et des activités d'observation en situation ou d'observation participante ont été poursuivies, notamment grâce à une présence assidue à des rencontres et à des célébrations organisées par cette communauté. Les travaux réalisés à ce jour doivent permettre, à plus long terme, une meilleure intégration d'éléments patrimoniaux valorisés par cette communauté dans des expositions et des programmes scolaires s'inspirant des perspectives métisses.

Cet article découle directement de cette démarche ethnographique au service d'une communauté culturelle et linguistique en situation minoritaire. Dans un premier temps, nous allons situer ces activités dans le cadre du programme de recherche plus vaste au sein duquel elles s'inscrivent et qui porte sur les stratégies identitaires des francophones et des Métis. Nous allons ensuite présenter les questions qui ont été posées, de même que nos objectifs et les thématiques qui ont été privilégiées et qui convergeront vers une définition de la réappropriation culturelle et des relations complexes qui existent entre mémoire et paysage. La seconde partie de l'exposé est divisée en deux sections. La première est basée sur

* Depuis juin 2011, le Collège universitaire de Saint-Boniface est reconnu légalement sous le nom d'Université de Saint-Boniface, appellation officielle que nous utiliserons dans cet article, sauf dans les références bibliographiques antérieures à cette date.

l'analyse du contenu de quinze entrevues réalisées en retenant des extraits relatifs au patrimoine géographique et à l'utilisation des ressources. La seconde section traite de la préservation du patrimoine naturel et culturel, et regroupe certaines constatations et réflexions faites lors d'activités à caractère éducatif ou commémoratif et de célébrations auxquelles nous avons participé dans la communauté métisse depuis 2008.

Problématique, méthode et justification

La recherche sur l'identité métisse à l'Université de Saint-Boniface s'est développée principalement à partir de 2004, dans le cadre de la Chaire de recherche du Canada sur l'identité métisse (CRCIM) dirigée par Denis Gagnon (Gagnon, 2009a). Un autre programme, celui de l'Alliance de recherche universités-communautés sur les identités francophones de l'Ouest canadien (ARUC-IFO), dirigé par Léonard Rivard, comprend un volet métis auquel nous sommes associé depuis 2007¹.

Cet article est basé en grande partie sur les résultats des travaux réalisés dans le cadre du volet métis qui s'intitule *Sauvegarde et mise en valeur du patrimoine culturel et linguistique des Métis francophones*. Dans ce contexte, une attention particulière est accordée au paysage nommé et façonné ainsi qu'à l'utilisation des ressources naturelles et culturelles selon la tradition orale et vivante des communautés métisses du Manitoba méridional. Il s'agit d'inventorier ce patrimoine en sélectionnant, en collaboration avec des participants métis, les éléments ou les ensembles qu'ils valorisent en vue de leur mise en valeur à des fins éducatives, commémoratives, voire touristiques. Ultimement, cette démarche offrira à leur communauté des outils favorisant la revitalisation culturelle et linguistique.

Commençons par une des nombreuses variantes de la question principale qui oriente nos travaux : quels éléments de leur patrimoine culturel² les Métis francophones souhaitent-ils préserver, partager avec

¹ Ces programmes sont tous deux subventionnés par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Voir la section « Remerciements » pour des précisions sur les arrimages entre ces deux programmes et sur l'identification des partenaires et des participants de l'ARUC-IFO.

² « Patrimoine qui est constitué de biens, de lieux, de paysages, de traditions et de savoirs, et qui reflète l'identité d'une société en transmettant les valeurs de celle-ci de génération en génération, sa conservation favorisant le caractère durable du

leurs contemporains et transmettre aux prochaines générations? Suivant le sillon creusé par cette formulation, les chercheurs écoutent, observent, enregistrent des témoignages et des images tout en réfléchissant à des moyens pédagogiques pour faciliter ce transfert et ce renouveau culturel.

Comme l'a déjà bien souligné Michel Leiris au sujet de la sauvegarde des cultures : « Il serait vain de les conserver telles quelles car, en admettant qu'on puisse le faire, cela reviendrait à les pétrifier » (1988 : 99). Conscient de cette mise en garde contre l'effet folklorisant de la conservation et conformément à l'approche ethnométhodologique, qui insiste sur le fait que la relation au patrimoine culturel et toutes les interactions qui en découlent seraient en constante négociation chez les membres de la communauté (Charest, 1994 : 743), le chercheur tâche d'être à l'écoute des personnes qui font partie de cette collectivité et de les appuyer dans leurs aspirations en matière de transmission patrimoniale et de quête identitaire, en rendant accessibles les résultats d'analyse qui sont basés sur des données d'observation en situation ou des propos échangés lors d'entrevues ou d'entretiens³. Cette approche permet de mieux saisir les réalités courantes de la vie sociale et culturelle, et présente l'avantage d'ajouter une perspective interne, celle des communautés étudiées (voir Garfinkel, 2001).

Cette recherche-action a donc pour but d'assister les Métis franco-phones dans l'identification d'éléments culturels significatifs afin que ces derniers puissent être partagés et transmis. À cette fin, en plus de recueillir des témoignages d'ainés et de leaders métis lors d'entrevues ethnographiques, le chercheur participe régulièrement à des rencontres et des célébrations organisées par cette communauté tout au long de l'année. Guidés par l'engagement communautaire, ces travaux se déroulent principalement au Manitoba et prennent la forme d'un

développement » et « Ensemble des richesses d'ordre culturel appartenant à une communauté et transmissibles d'une génération à une autre. Les richesses constituant le patrimoine culturel peuvent être des objets, des pratiques, des coutumes » (Office québécois de la langue française, 2002 et 2008).

³ Pour simplifier la narration, nous utilisons le terme « entrevue » pour signifier un échange verbal basé sur un schéma, avec ou sans questionnaire, capté par un enregistreur sonore après consentement éclairé des participants, alors que nous employons le terme « entretien » pour désigner un échange plus ou moins formel qui sera consigné sous forme de notes généralement préparées de mémoire, après le départ des interlocuteurs.

accompagnement et d'un soutien dans la réalisation des aspirations patrimoniales, la revitalisation des traditions identitaires, et d'un appui aux activités de concertation et de diffusion.

Trois thématiques principales ont été retenues pour cette recherche : le paysage géographique et l'utilisation des ressources ; l'architecture et les sites historiques ; la langue et la tradition orale (expressions, contes, récits et chansons)⁴.

Dans cet article, il sera surtout question de la première de ces trois thématiques, soit le patrimoine géographique et l'environnement. La première partie de la synthèse proposée sera principalement basée sur des entrevues réalisées en 2008-2009 alors que la seconde partie, plus courte que la première, découle principalement d'observations faites lors d'événements organisés par la communauté ou d'interventions communautaires et de réflexions entourant ces rencontres.

Mais tout d'abord, revenons à 1870, année de la création de la province du Manitoba. Les Métis francophones formaient une partie importante de la population qui vivait aux environs de la rivière Rouge. Une quinzaine d'années plus tard, ils n'étaient déjà plus qu'une minorité et durent choisir entre le repli et l'exil :

According to the Dominion Census figures there were close to 2,000 fewer Métis and Half-Breeds in Manitoba in 1886 than in 1870. The French Métis decreased by twenty-four percent from 5,757 to 4,369 and the English Half-Breeds by twelve percent from 4,083 to 3,597 (Lagasse, 1959⁵).

Ce n'est qu'un siècle plus tard que les Métis reviennent en force, et depuis l'Arrêt Powley⁶, dans plusieurs régions du Canada, des chercheurs en sciences humaines les ont appuyés dans leurs revendications en tentant de montrer qu'ils formèrent des communautés culturelles distinctes avant la mainmise européenne sur le territoire (Labrèche et Kennedy, 2007 ;

⁴ Dans le cadre de l'exploration de ces thématiques, nous avons développé des collaborations avec d'autres chercheurs de l'ARUC-IFO : Carol Léonard, professeur-chercheur au Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta, qui s'intéresse aux noms géographiques d'origine française et métisse de l'Ouest canadien (Léonard, 2010a) et Robert A. Papan, professeur-chercheur affilié à l'Université du Québec à Montréal, qui étudie depuis plusieurs années les particularités de la langue des Métis francophones (Papan, 2009 ; Papan, dans Cenerini, 2011).

⁵ Document non paginé, voir la section « The Métis After 1870 ».

⁶ R. v. Powley 2003, dans Isaac (2004, p. 293-302) ; voir Reimer et Chartrand (2004).

Reimer et Chartrand, 2007; Rousseau et Rivard, 2007). On pourrait penser que, dans les Prairies canadiennes, la démonstration basée sur l'épanouissement antérieur de communautés métisses distinctes n'est peut-être pas aussi cruciale que dans les autres régions du pays pour soutenir les revendications des Métis. En effet, dans l'Ouest canadien, cette antériorité semble être reconnue et faire partie des acquis de l'histoire officielle. Par rapport aux Métis des autres provinces, on pourrait croire que ceux du Manitoba bénéficient d'une certaine longueur d'avance dans la reconnaissance de leurs droits et de leur statut juridique et constitutionnel. Cependant, tout n'est pas gagné, car même après des décennies de recherche sur les *scrips*, ces bouts de papier qui donnaient un droit de propriété terrienne à des individus tout en restreignant d'éventuelles revendications territoriales, les descendants des Métis de la rivière Rouge demeurent à ce jour un peuple autochtone sans territoire (voir Pihet, 2010 ou, encore, Tough et Boisvert, 2009). Le fait que tout ne soit pas gagné et que les Métis du Manitoba doivent continuer de livrer des batailles juridiques (p. ex., en 2006 puis en décembre 2011) pour la reconnaissance de leurs droits ancestraux constitue une autre raison de poursuivre les recherches sur les connaissances patrimoniales des Métis (voir Kermoal, 2009). De plus, Denis Gagnon (2008-2009) a montré qu'il existe, surtout depuis la reconnaissance constitutionnelle de 1982, un processus de revendication identitaire chez les Métis francophones qui engendre des rapports de pouvoir parfois difficiles avec la Manitoba Metis Federation, ce qui justifie d'autant plus la poursuite des efforts en ce qui a trait à la protection du patrimoine culturel des Métis francophones.

Il importe aussi de poursuivre une enquête au cœur du continent nord-américain sur l'histoire culturelle et l'identité des communautés autochtones d'ascendance mixte, notamment parce que, dans cette région qui fut jadis le berceau de la nation métisse, les Métis francophones se trouvent maintenant particulièrement marginalisés. L'attention portée à ce jour aux diverses communautés métisses francophones du Manitoba varie considérablement. Par exemple, Nicole St-Onge (2004), Guy Lavallée (2003) ainsi que Thibault Martin et Brieg Capitaine (2005) ont travaillé intensivement dans la communauté de Saint-Laurent alors que les petites communautés de Saint-Pierre et de Saint-Malo, avec lesquelles nous travaillons, sont méconnues. De même, sauf Lucien Chaput (1995), qui a étudié le patrimoine historique des environs de la rivière Seine, les communautés métisses de Saint-Boniface et de Saint-Vital demeurent

peu étudiées, et ce, en dépit de tout ce qui a été écrit sur l'histoire de Saint-Boniface, de Winnipeg et du Manitoba⁷ (Boyens, 2007; Fauchon et Harvey, 2008). Nathalie Kermoal (2006) a par ailleurs produit l'une des rares études historiques d'envergure qui touchent au quotidien des Métis de la rivière Rouge en s'intéressant plus particulièrement aux femmes. Ces recherches étaient principalement basées sur l'exploitation de sources écrites et, pour cette raison, les données de la tradition orale, dont nous ne présentons ici qu'un aperçu thématique, trouvent toute leur pertinence puisqu'elles viennent compléter, à partir de sources inédites et recueillies indépendamment, la caractérisation du mode de vie en faisant appel au point de vue des Métis et à la mémoire collective.

Par ailleurs, il existe également, dans la région à l'étude, un contraste remarquable entre la densité et, surtout, la visibilité des ressources patrimoniales en milieu urbain par rapport au milieu rural, et seules des approches finement ajustées peuvent répondre aux exigences d'équilibre pour dépeindre des milieux aussi distincts. Malgré les efforts récents visant à combler les lacunes dans les connaissances relatives à l'histoire récente des communautés métisses (depuis 1930), cette dernière demeure peu étudiée, comme si l'histoire plus ancienne, incluant le XIX^e siècle, à l'instar des mythes, avait plus facilement attiré l'attention que le renouvellement culturel et sociopolitique des dernières décennies.

C'est pourquoi il semble tout à fait pertinent de mettre l'accent sur quelques vecteurs d'identité⁸ à travers lesquels peuvent s'exprimer les aspirations des Métis en ce qui concerne l'appropriation matérielle et symbolique du paysage dans des contextes où l'élevage et la culture de

⁷ Il existe néanmoins une multitude d'autres études sur les Métis, incluant les travaux de Jacqueline Peterson et Jennifer Brown (1985) et ceux de Diane Payment (1990). Le but de cet article étant de mettre en valeur des témoignages inédits de Métis plutôt que de développer un savoir à partir d'une recension des écrits, nous proposons aux lecteurs désireux d'approfondir leurs connaissances sur l'histoire des Métis de consulter l'imposante bibliographie annotée publiée dans le recueil de Lawrence J. Barkwell, Leah Dorion et Darren R. Préfontaine (2003). Ils auront alors l'occasion de constater que certains historiens se sont effectivement intéressés à la diversité de l'économie au XIX^e et au XX^e siècle.

⁸ « Entre identité assignée et identité souhaitée, incorporation d'une histoire sociale et familiale et projection temporelle, transaction sociale et transaction biographique, c'est au point de convergence d'une pluralité de déterminations et d'orientations que les sujets construisent, dans leur rapport aux autres autant que dans leur rapport à soi, leur identité » (Abraham Franssen, dans Kaufmann, 2004 : 42).

légumes à l'échelle familiale ainsi que la chasse, la pêche et la cueillette continuent de contribuer de manière significative à la satisfaction des besoins alimentaires et aussi de nourrir l'imaginaire collectif. Il faut cependant bien reconnaître que les membres des communautés rurales étudiées ne vivent plus en circuit fermé et qu'en plus du manque de certains services, leur mode de vie est constamment bouleversé par l'industrialisation (construction de routes, déboisement, drainage et détournement de cours d'eau, développement industriel et exploitation des ressources). Ces activités créent sans doute des emplois, mais elles peuvent en même temps avoir des effets négatifs sur l'environnement où sont établies les communautés et sur les ressources dont elles dépendent.

Synthèse des données ethnographiques

Une quinzaine d'entrevues ont été réalisées à Saint-Boniface, à Saint-Vital, à Saint-Pierre-Jolys et à Saint-Malo en 2008 et 2009, et le travail d'analyse basé sur les transcriptions de ces entrevues est maintenant complété⁹. Les propos rapportés ci-dessous proviennent essentiellement de ce corpus, et cette section proprement ethnographique représente l'étape descriptive de notre démarche et sert à définir un aspect particulier de l'identité des Métis francophones.

Paysage géographique et ressources alimentaires

Il sera question ici des ressources vivrières acquises lors d'activités de chasse, de pêche et de cueillette. Nous n'allons pas traiter de l'agriculture de subsistance ou de la production alimentaire à l'échelle familiale ou communautaire, même si ces activités prirent une importance accrue dès la seconde moitié du XIX^e siècle, notamment avec la diminution des troupeaux de bisons (Kermoal, 2006).

Contrairement à l'image des Métis spécialisés dans la chasse au bison qui persiste dans la mémoire collective, les activités de subsistance

⁹ En 2010, 26 autres entrevues ont été réalisées par Emmanuel Michaux, un étudiant au doctorat travaillant sous la direction de Denis Gagnon. L'analyse de cette deuxième série d'entrevues est en cours, et les résultats pourraient permettre de mieux cerner les données sur l'architecture vernaculaire et les sites d'intérêt historique que les informateurs de la première série ont peu étudiés.

traditionnelles étaient fort diversifiées bien qu'elles puissent se regrouper dans les trois grandes catégories mentionnées ci-dessus : la chasse, la pêche et la cueillette. Même si cette catégorisation est tout à fait courante en ethnographie comme en géographie culturelle, ces divers domaines ne sont pas toujours distincts dans certains témoignages sur le cycle des activités et les aires d'acquisition des ressources alimentaires. Ainsi, l'un de nos informateurs se souvient : « Alors le coteau Lamirande c'était pour les fruits, on ramassait gros de fruits là et puis plus pour aller à la chasse. Et puis la chasse, c'était pas juste du chevreuil c'était aussi de l'original... » (PD *et al.*, 9 juin 2009 : 25¹⁰).

La chasse

Les Métis distinguent la « grande chasse » (chevreuil, original) et la « petite chasse » (lièvre et petite poule de prairie). Entre les deux, il y avait toute une variété d'espèces qui étaient chassées ou piégées : le rat d'eau, le castor et d'autres animaux encore, comme le renard.

Et lorsqu'il est question de chasse, pour certains, ce n'est que souvenir alors que pour d'autres, cela demeure une activité significative qui permet une solidarité et que l'on tâche d'inculquer à la nouvelle génération. Voici les propos d'un informateur qui commentait les photographies de ses activités de chasse :

Bien aussi, ça c'est surtout moi, ça c'est plutôt mes chasses, moi je chasse avec trois autres [...]. Alors ça c'est la chasse, j'ai dompté mon petit fils et puis j'en ai deux seulement qui font la chasse, les autres sont trop jeunes encore (PD, 2008 : 23).

Les nombreuses références à la chasse (tous les répondants en parlent, certains en détail) témoignent de son importance dans le mode de vie des Métis. Neuf intervenants mentionnent les grandes chasses aux bisons auxquelles les Métis ont participé de 1840 à la fin des années 1870 (RG0017; DD390; PD019; PD095; TC046; A-JD291; IG035). L'un d'eux précise d'ailleurs que ses grands-parents ont participé à ces grandes

¹⁰ Les sources ainsi notées (initiales suivies de l'année et des numéros de page) correspondent aux extraits tirés des transcriptions d'entrevues réalisées en 2008 et 2009, avant le commencement de l'indexation et de l'analyse des données récoltées dans le contexte du volet métis de l'ARUC-IFO (voir Collectif, 2010 dans la bibliographie). Les références aux entrevues notées par des initiales suivi du numéro de segment, p. ex. (AC007) correspondent aux extraits tirés de Anne-Sophie Letessier (2010) qui a procédé à l'indexation et à l'analyse préliminaire de ces mêmes entrevues.

chasses (IG035 ; DD390). L'arrière-grand-mère de l'épouse d'un second observateur, une religieuse, suivait la chasse aux bisons avec le reste de la communauté de Bellecourt (DD390). Un participant fait également allusion au rôle des Métis dans la traite des fourrures (AA0075). La chasse est donc indissociable du mode de vie traditionnel des Métis, ce que corroborent quatre témoignages. Une observatrice souligne qu'autrefois les Métis vivaient beaucoup de la chasse (RD323-324). Une autre femme raconte :

Mon grand-père, oui bien mon grand-père, son père, il était venu s'établir ici parce que c'était un coureur de bois et puis là il est venu dans l'Ouest parce qu'il a dit : « On a rien qu'à faire la chasse. On n'a rien qu'à faire la pêche. On a pas besoin de travailler » (AA0194).

De même, les arrière-grands-parents d'un autre intervenant aimaient vivre dans les bois, ils aimaient chasser (DD100), tout comme le père d'une quatrième personne qui partait chasser dans les bois pendant de longues périodes (IG025). Si ces témoignages renvoient à une époque allant certainement de la fin du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e, on notera qu'un intervenant parle de faits plus récents. Pendant sa première année d'enseignement à Saint-Laurent, ses élèves, tous Métis, étaient régulièrement absents, car ils aidaient leurs parents pendant la période de la chasse (PD043).

Il y a deux types de chasse : la chasse commerciale – les chasseurs vendent les produits de leur chasse : la viande et / ou la fourrure (AA0206 ; PD025 ; CE513 ; RF-JD135 ; A-JD170 ; A-JD438 ; A-JD1272) – et une chasse que l'on pourrait appeler alimentaire. Six intervenants font ainsi référence à un régime alimentaire basé sur les viandes de venaison – cinq sur les six mentionnent d'ailleurs le ragoût ou le pâté de lièvre (RG0134 ; RD437 ; PD021 ; PD061 ; PD195 ; NH103 ; PD2-026 ; IG107).

Dans les deux cas, la chasse ne correspond qu'à l'une des composantes de l'économie de la communauté métisse puisqu'elle est rarement l'unique source de revenus. Il s'agit, dans la plupart des cas, d'un complément aux revenus souvent maigres des familles. Quatre exemples nous semblent significatifs. Deux intervenants se rappellent avoir chassé le lièvre dans leur jeunesse et vendu à la « coop » les animaux attrapés pour cinq ou dix sous (PD025 ; A-JD168). Le prix pouvait monter jusqu'à cinquante sous si l'animal était dépecé et nettoyé (A-JD1272). Un autre raconte combien valait un chevreuil :

A : Dans ce temps-là, le plus gros payait de \$25 à \$30, qui était gros. Aie ça fait 50 ans, au-dessus de 50 ans de ça, ça fait que au-dessus de 50 ans \$25 et puis \$30 du [?] t'en poignais au-dessus d'une dizaine, ça fait de l'argent pour Noël et puis Noël s'en venait. À part de ça la chasse, des fois ils revenaient avec une couple de chevreuils, des fois ils se poignaient un orignal, ça en fait (A-JD438).

Un intervenant explique que les familles métisses au nord de Saint-Malo vivaient de la chasse, mais gardaient une ou deux vaches (PD143). Enfin, le témoin qui nous paraît le plus explicite :

Il [son père] payait [des taxes] parce que lui n'a jamais été sur [l'aide sociale] le *relief* comme ils appelaient ça dans ce temps-là. Il était trop fier pour aller comme ça. Quand on était pauvre, il allait à la chasse pour les lièvres et puis il s'en allait au CN aussi et puis il vendait ça aux Japonais. Il y avait des Japonais qui travaillaient [...], et puis c'est ça, c'est comme ça qu'il nous a fait vivre, avec sa chasse (CE 183).

Pour ce qui est des types de gibier mentionnés dans les entrevues, nous avons noté que les animaux les plus souvent cités sont : le lièvre (RG0114; RG0116; RD326; PD021; PD061; AC022; A-JD166; A-JD167; A-JD168; A-JD470; PD-JD708; A-JD1272; PD2026; PD2030; IG149), l'orignal (RG0114; RG0116; PD021; TC046; A-JD396; A-JD410), le chevreuil (RD326; PD021; PD071; AC022; TC046; A-JD394; PD-JD410; PD-JD450; PD-JD452), le canard (PD-JD462; PD-JD466; PD-JD792; A-JD796; PD-JD797; PD2-103), la poule de prairie (RD326; AC022; IG149), le rat de rivière et le castor (AC050; AC052). La description suivante des collets utilisés pour attraper les lièvres illustre les techniques de piégeage :

Il y a une broche spéciale là. Là il faisait comme un lasso, alors il étendait ça, c'était attaché avec un bâton planté dans la terre ou dans la neige et là il mettait un peu de foin ou quelque chose comme ça et puis quand le lièvre venait pour manger il faillit qu'il se passe la tête dans ce petit cerceau-là et puis là quand il donnait le coup il se serrait là et puis là il était pris (RD441).

Par ailleurs, trois intervenants décrivent la façon dont les peaux, une fois nettoyées (avec du papier de verre ou de l'écorce; AC0295), étaient placées sur des « moules » (étendeurs) pour sécher (AC0295; CE508; A1-JD136). Enfin, un répondant parle de la chasse au cours de laquelle un faucon apprivoisé l'a assisté dans la poursuite de petit gibier (PD334; PD2-054). Il mentionne également les chanterelles en bois qui servent à la chasse aux canards (PD2-115).

La pêche

La pêche est une activité courante et demeure la pratique culturelle la plus répandue chez les Métis adultes dans toutes les régions du Canada (Kumar et Janz, 2010 : 70-71). On pêche pour le plaisir autant qu'à des fins alimentaires. La pêche s'enracine profondément dans les traditions ancestrales des Métis. Bien que la pêche commerciale ait connu une grande importance dans certaines communautés comme à Saint-Laurent entre 1900 et 1945 (St-Onge, 2004 : 83), nous allons surtout insister sur la pêche de subsistance ou récréative.

Les femmes participent volontiers à la pêche, et la transmission des savoirs ne suit pas nécessairement la division des sexes, comme nous le rapporte cette aînée :

Moi, je me rappelle d'avoir été à la pêche avec mon père mais pas à la chasse. Mais à la pêche et puis on avait ce qu'on appelait des règles qu'on mettait d'un bord à l'autre de la rivière et puis c'était accroché après un gros poteau qui était planté dans la rivière plus loin et puis là après ça il poignait du poisson et puis on as-tu mangé du poisson (AA, 2008 : 25-26).

Comparées aux données recueillies sur la chasse, celles qui concernent la pêche paraissent bien pauvres, d'autant plus que peu de témoignages se recourent et que la plupart des informateurs ne mentionnent la pêche que brièvement.

La pêche semble avoir joué un rôle tout aussi important que la chasse dans le mode de vie des Métis. Une seule intervenante dit avoir pratiqué la pêche de façon commerciale. Son témoignage donne à penser qu'elle et son mari passaient leur hiver à pêcher sur la glace, probablement près de leur terrain de trappe (CE515). Un autre répondant mentionne Saint-Laurent, une communauté métisse dont l'activité principale est la pêche (AC030). Les autres témoignages concernent une pêche que l'on pourrait qualifier d'alimentaire, comme on l'a fait pour la chasse (AA0295). Un intervenant se souvient que les femmes allaient à la pêche pendant que les hommes s'occupaient des champs (DD170). Encore une fois, la pêche dont il est question ne constitue pas une source de revenus, mais elle permet de varier l'alimentation.

Les poissons les plus souvent mentionnés sont le « *jack* » (A1-JD180, A-JD863), le « *sucker* », le brochet, la carpe (PD049, PD-JD1350 à A-JD1354) et le barbot (PD111). Certains intervenants soulignent les

changements qui se sont produits dans la faune des rivières, notamment dans la Rivière-aux-Rats. Selon l'un d'eux, il y avait moins de dorés lorsqu'ils étaient jeunes, ce qui témoigne d'un sens de l'observation et d'un intérêt très actuel pour ces activités. Un autre parle du fait que les poissons ne remontent plus la rivière (A-JD1356), probablement à cause de la digue (A-JD1362).

Plantes et fruits sauvages

La cueillette demeure une activité courante chez près de 30 % des Métis canadiens. Elle est pratiquée par les hommes autant que par les femmes (Kumar et Janz, 2010 : 71). Plusieurs générations de Métis ont ramassé la racine de sénéca, qui était utilisée dans la préparation de remèdes contre la toux, le croup, la pneumonie, la coqueluche et les rhumatismes (Kermoal, 2006 : 147, 227; Pelletier, 1980 : 97-98). Outre cette racine, nos informateurs ont mentionné plusieurs autres plantes, sans qu'il soit toujours possible d'établir une correspondance précise entre celles auxquelles ils ont fait référence et les termes de la botanique.

Bin tu sais là on avait du thé, on appelait ça là, on ramassait des feuilles dans la forêt c'est, on appelait ça « *Indian tea* » mais je sais pas c'est quoi. Il y avait un nom. Quand qu'on fait la chasse on, des fois on boit du thé qu'on fait pis c'est comme un « *mint flavour leaf* » (AC, 2009 : 10).

Dans ce cas, il pourrait s'agir simplement d'une variété de menthe sauvage comme, par exemple, la *Mentha arvensis* ou *Mentha canadiensis* L. (Marles *et al.*, 2000 : 202). Par ailleurs, il y avait aussi le plantain, la « belle angélique », dont la racine était utilisée contre le rhume et la fièvre, et le baume de certaines espèces que connaissaient bien les femmes métisses pour les maux quotidiens. Les sages-femmes faisaient appel à un savoir plus spécialisé et les femmes âgées s'occupaient des cas plus sérieux (Gaborieau, 1999 : 40; Kermoal, 2006 : 144-148; Labrèche, 2009 : 330).

Un informateur rapporte que des fruits sauvages variés et d'autres aliments d'origine végétale étaient fort appréciés des Métis (p. ex., les « poirettes » ou « saskatoons », les noisettes et les champignons, selon AC, 2009 : 6. Il fallait non seulement connaître les espèces comestibles, mais aussi se rappeler les zones les plus productives :

Et puis pas rien que la chasse, nous autres il n'y a pas de talles à Saint-Malo, il y a rien que du gombo¹¹, dans le gombo et puis il fallait que tu ailles chercher des fraises alentour de Panzy et puis il y avait des talles de fraises, mon oncle Albert, mon oncle Zéphire c'étaient leurs talles de fraises alentour de Panzy et puis c'était quasiment gros du marais là, les fraises, ça poussait ben (PD *et al.*, 9 juin 2009 : 25).

On appelle ça des poires mais c'est des poirettes là bleues. C'est bon là. Aujourd'hui ils en vendent là. C'est comme des petits bleuets mais c'est des poirettes. Et puis des bleuets [...] Puis canner, les mettre en pot pour l'hiver, faire des provisions d'hiver. Alors [il y] avait un jardin, ça faisait des provisions des cannages des légumes euh des fruits des merises (IG, 2009 : 19).

Ces ressources étaient surtout abondantes en été et au début de l'automne et il fallait donc en cueillir une quantité suffisante et les conserver selon les méthodes appropriées si l'on désirait en consommer à d'autres moments de l'année. On faisait des confitures et d'autres provisions : tomates, « *pickels* » et blé d'Inde (maïs) que l'on conservait au frais, à la cave (PD, 2009 : 20-21).

Les intervenants parlent de deux types de cueillette : celle de fruits sauvages et celle de plantes médicinales.

Sept répondants mentionnent la cueillette et l'utilisation de plantes médicinales. Leurs témoignages tendent à confirmer qu'il s'agit d'un savoir-faire avant tout féminin : ils se souviennent, en effet, de leur grand-mère ou de leurs tantes préparant des baumes, des infusions (CE302 ; CE304 ; RG0144 ; A-JD271 ; IG033). Ce sont les femmes, donc, qui allaient dans les bois chercher les herbes dont elles connaissaient les valeurs thérapeutiques.

La connaissance des plantes médicinales – ce qu'un intervenant appelle « les herbages » (A-JD271) – a largement disparu. On ne s'étonnera pas que peu de répondants citent des noms de plantes, et s'ils le font, ils restent parfois très vagues quant à leur utilisation. On trouve ainsi trois références au plantain, dont les feuilles servaient à désinfecter les plaies : « Tu pouvais mettre cette feuille-là là-dessus, ça tirait tout le méchant, et ça guérissait » (RD378 ; voir aussi RD381 ; A-JD257). Sont aussi mentionnés les infusions de pissenlit (CE308), les racines séchées de pissenlit (RD378), les baumes à base de menthe (CE308 ; RG0144),

¹¹ Terre argileuse, très compacte.

la racine de sénéca (DD170) et l'angélique qui, une fois séchée, puis coupée en petits morceaux, était chiquée (AA0129). Il semblerait que la cueillette de plantes médicinales ait été, pour certaines familles, une source de revenus. Un observateur se rappelle ainsi que toute sa famille allait cueillir des racines de sénéca, qu'ils revendaient ensuite pour avoir un peu de « monnaie de poche » (DD170-176).

La connaissance des plantes médicinales semble être associée à l'héritage autochtone. Un intervenant raconte ainsi :

A : Le docteur me dit qu'il est presque trop tard et puis tout ça et puis je m'en vais à la pharmacie 143 \$ et puis il dit : « Je pense que c'est trop tard peut être que ça ne ferait pas effet. » So j'y dis garde tes pilules. La bonne femme elle dit quand elle a vu ça : « Regarde mon petit gars tu en as encore pour six mois et puis avant une vieille Indienne elle m'a donné du sage [de la sauge]. » J'étais pour la payer et elle a dit que tu peux pas faire ça crime si tu la payes ça ne marchera pas (A-JD277).

A : J'ai bu du thé pendant deux jours de temps, j'ai pris les feuilles j'ai fait un pansement et puis j'ai mis ça dans le dos. Dans une semaine les galls sont tombées et puis je n'en ai plus jamais entendu parler. Une semaine (A-JD279).

Un autre témoignage souligne l'importance des « herbages » dans la culture traditionnelle autochtone. Une intervenante mentionne, en effet, l'utilisation de plantes lors de rites de purification (« *smudging ceremony* » ; CE284), des pratiques liées à la spiritualité qui reviennent en force chez les autochtones, notamment lors de forums éducatifs tenus à Winnipeg et auxquels nous avons participé au cours des dernières années.

La cueillette de fruits sauvages semble avoir été une activité pratiquée par la majorité des intervenants puisqu'on trouve des références dans neuf entrevues. Un témoignage donne à penser que c'était une tâche pour les enfants :

Bin [...] on était pauvres au sens que on avait pas beaucoup de euh d'argent ou mon père et ma mère avaient pas un emploi qui apportait beaucoup d'argent mais on avait beaucoup de famille alors euh comme jeune homme on/on visitait la/tu sais on restait avec des familles restait pis euh on faisait tu sais on ramassait/et pis si on ramassait des noisettes comme pis à « Pine Falls » c'était des bleuets alors euh oui. On passait nos saisons alors pis à l'au/à l'automne c'était des champignons. Alors on passait beaucoup de temps à ramasser (AC042).

La cueillette était donc un moyen d'améliorer l'ordinaire, contribuant à la variété et à la quantité de nourriture disponible, soit parce qu'on utilisait les fruits pour faire des confitures (DD180; DD190; PD113;

PD2-111 ; IG139) pour l'hiver (IG139), du sirop ou du vin (DD180 ; DD190), soit parce que les adultes revendaient ensuite les produits de la cueillette :

[...] mes tantes et mes/les adultes prenaient ils faisaient euh d'autres choses avec les noisettes juste je me rappelle / tu sais y en a qui mettaient / ils cuisaient [...] mais y en a d'autres je sais pas que. Alors on a ramassé des sacs et des sacs alors je sais pas exactement / je crois peut-être qu'ils vendaient mais ... parce que euh c'est une manière de [...] faire l'argent alors. Euh comme tu sais si on ramassait euh disons une poche de noisettes qui / qui pèse peut-être vingt-cinq livres de juste je / je crois que peut-être ils ont pris le vendeur mais je sais pas exactement qu'est [ce] qu'eux autres ils faisaient avec mais notre / notre tâche c'était de ramasser (AC042-044).

Les participants se rappellent ainsi avoir ramassé des poirettes, des cerises, des merises, des fraises, des prunes sauvages, des *pembinas*, des *saskatoons*, des bleuets, des noisettes et des petites pommes (FLM071 ; DD180 ; DD190 ; PD039 ; PD113 ; AC036 ; AC042-043 ; AC050 ; TC090 ; TC190 ; TC188 ; PD2-111 ; IG139 ; IG145). Comme le fait remarquer un répondant : « Les fruits et puis les baies là on allait ramasser tout » (DD190).

Mets et préférences alimentaires

Comme nous l'avons indiqué précédemment dans la section qui traite de la chasse, les Métis appréciaient plusieurs espèces de gibier sauvage. Durant les périodes de moindre abondance, on consommait volontiers le « rat de rivière » (rat musqué), le castor ou le porc-épic. De ces animaux, on préfère parfois ce dernier : « J'aimais mieux le porc-épic. C'est un mets, un arôme plus délicat » (AC, 2009 : 8). Par ailleurs, lors de célébrations métisses auxquelles nous avons pu assister depuis 2007, si l'on sert un goûter, il y aura certainement de la galette et des confitures. Lors de certaines grandes manifestations, on offrira aussi, en plus de la galette, du saucisson de bison, qui se situe dans la lignée du pemmican, ainsi que d'autres mets qui s'inspirent davantage des traditions canadiennes-françaises : soupe aux pois, tourtière, etc. (p. ex., au menu de *l'Auberge du violon* dans le cadre du Festival du Voyageur, en février 2009).

Mais c'est surtout la galette¹² qui conserve ses marques de distinction, comme le rapportent ces deux aînées :

¹² Voir Nathalie Kermaol (2006 : 234), qui propose que c'est surtout à compter de 1870 que la galette prit une importance accrue dans l'alimentation des Métis.

J'ai appris de ma mère qui l'avait apprise de ma belle-mère, cette recette [...] J'aime la galette. Savez-vous comment? Quand elle est bien faite [...] Là où les Blancs la faisaient au lait, les Indiens, plus pauvres, la faisaient à l'eau. Jamais elle ne se conservait longtemps, car avec ou sans pemmican, cela était devenu le pain quotidien (Manie-Tobie¹³, dans Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, 1984 : 181).

Moi j'en fais encore quand j'ai mes cousins qui viennent ou quelque chose. Je fais de la galette pour bien les recevoir. Pis ils aiment ça parce qu'on en fait pas souvent (IG, 2009 : 16).

Les noms géographiques

Les toponymes se situent à la jonction des patrimoines géographique et linguistique. Une fois approuvés par les autorités compétentes, certains noms géographiques finissent par apparaître sur les cartes officielles. D'autres noms ne subsistent que dans la tradition orale, mais ils expriment, avec une vigueur inégalée, l'appropriation territoriale¹⁴, comme dans ce témoignage exemplaire relatant des activités agricoles ayant remplacé, en bonne partie, la chasse et la cueillette dans la région située à l'est de Saint-Malo :

C'est proche de notre terrain, ce qu'on appelle la **montagne**, où est notre terrain de jeu aujourd'hui là. Il y avait aussi, c'est dessus le grand, ce qu'on appelle le **grand coteau**. Le grand coteau il y avait du gravier là, mais moi quand j'étais petit gars, on a juste ouvert le *gravel pit* plus tard. Quand j'étais petit gars c'est un coteau plus élevé, on savait qu'il y avait du gravier là, mais là tu avais beaucoup de fruits aussi et puis tu avais souvent du chevreuil alors on chassait ça. Le lièvre était aussi dans le bord du coteau, il y avait beaucoup plus de lièvres. Alors quand je parlais du coteau de sable là, j'étais très familier avec ça dans la montagne. J'allais là me promener à cheval aussi, j'adorais aller me promener là parce que c'est un petit peu plus haut [...] Il y a une autre place qui s'appelle les **Petits Ormes**, les Petits Ormes c'est une grosse, c'est un gros marais. Il n'existe plus aujourd'hui on a mis des étables à cochon [...] Bien, c'est là, c'est le **marais de Guertin** [qui] est entouré des petits ormes [...] Et

¹³ Marie-Thérèse Goulet-Courchaine, maintenant décédée et mère de deux personnes interviewées dans le cadre de nos travaux.

¹⁴ Il existe une abondante littérature sur les rapports complexes entre toponymie et appropriation territoriale. Par exemple, Pascale Smorag (2009), dans son étude sur l'histoire du Midwest américain, traite du métissage toponymique et fait référence à divers groupes autochtones et, plus spécifiquement, aux Métis. Pour ce qui est du domaine francophone et métis de l'Ouest canadien voir, entre autres, Léonard (2010b) et Étienne Rivard (2002).

puis là tu avais de la bonne chasse. Tu avais du canard, et puis c'était, mon père a fait des foins là [...] Et tu avais des grands marais de foin là et puis mon père et mon grand-père allaient faire du foin pour, et puis l'hiver ils allaient chercher un cartel, un cartel c'est un, un cartel c'est un gros mulon de foin. [...] pour soigner les animaux et puis c'était fait aux Petits Ormes à l'entour des marais de Guertin (PD, 2008 : 16-17).

Deux termes génériques de la toponymie métisse des grandes plaines nord-américaines méritent une attention particulière : la montagne et la coulée. Dans cette immensité plane, la moindre butte prend une importance toute particulière parce qu'on y trouve certaines des ressources recherchées, tel qu'indiqué dans le témoignage précédent. Mais son importance signalétique ne vient-elle pas également du fait que la plaine est régulièrement inondée lors des crues printanières, forçant ainsi la population riveraine à se replier rapidement vers la colline ou la butte en cas d'urgence pour échapper aux inondations catastrophiques? Par ailleurs, le moindre sillon creusé par un cours d'eau, même intermittent, peut former des berges abruptes qui donnent l'impression d'une certaine hauteur, que l'on se situe au niveau de l'eau ou sur le bord du replat escarpé. Ce sont les coulées qui sont nombreuses dans la toponymie métisse, d'où l'emploi du terme « Coulée » dans le nom d'un groupe musical du Manitoba¹⁵.

En somme, les discours colligés au sujet de l'utilisation des ressources naturelles et de l'attachement au paysage nommé et parcouru nous renseignent non seulement sur les pratiques traditionnelles, mais également sur les nouvelles formes d'adaptation qui sont liées en partie à l'industrialisation de l'Ouest canadien. Mais ce sont surtout les explications réflexives proposées par les membres de la communauté métisse qui nous éclairent non seulement sur les consensus et le sentiment de continuité qui prévalent dans cette communauté en ce qui a trait au patrimoine, mais aussi sur les négociations et la créativité nécessaires pour renouveler certains aspects de l'identité culturelle au fil du temps et au contact des autres cultures. Des questions semblables seront abordées dans la prochaine section, mais concerneront, cette fois, les pratiques et les interventions des Métis dans divers contextes favorables aux rencontres, aux échanges et à l'observation en situation. Ici aussi, notre attention se portera sur la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine.

¹⁵ Selon Serge Carrière, qui fut directeur de l'école Aurèle-Lemoine à Saint-Laurent et demeure à ce jour le leader de ce groupe (communication personnelle, 2009).

Interventions, commémoration et préservation du patrimoine naturel et culturel

Réal Bérard, un aîné très respecté de la région de Saint-Pierre-Jolys et qui vit maintenant à Saint-Boniface, rapporte qu'une sorte de moissonneuse et des embarcations motorisées servent maintenant à la récolte du riz sauvage en vue de sa commercialisation, ce qui pourrait mettre en péril sa reproduction¹⁶. Le riz sauvage (*Zizania* L.) prolifère dans les zones peu profondes de certains lacs et cours d'eau du Manitoba. Il a nourri les populations autochtones pendant des générations successives bien avant l'arrivée des Européens sur le continent nord-américain¹⁷. Soucieux de préserver l'environnement et les traditions autochtones, Réal Bérard procède présentement à des essais d'ensemencement de la Rivière-aux-Rats, dans les parties les plus tranquilles de son cours, en utilisant des grains de « folle avoine¹⁸ » qu'il a récoltés selon la méthode traditionnelle. Cette méthode consiste à se rendre dans une zone où le riz abonde à bord d'un canot non motorisé. On courbe les plants par-dessus le canot à l'aide d'un long bâton ou d'un aviron, puis on bat le grain mûr à l'aide d'un autre bâton pour l'extraire (Pelletier, 1980 : 95).

Les Métis francophones qui vivent en milieu urbain sont également soucieux de l'environnement. Chaque année, ils participent en grand nombre à une activité de reboisement des berges de la rivière Seine à Saint-Vital. Cette initiative est le fruit d'une collaboration entre l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba et SOS Seine (*Save our Seine / Sauvons notre Seine*).

Les Métis poursuivent depuis des générations un travail de réconciliation. Non seulement ils doivent réconcilier les apports autochtones et non autochtones dans la construction de leur identité individuelle et collective, mais en plus, à la suite de l'oppression, de la dispersion et du rejet qu'ils

¹⁶ Communications personnelles de Réal Bérard que nous avons rencontré à quelques reprises lors de manifestations culturelles au cours des dernières années.

¹⁷ Voir Jean-Luc Pilon (1998) qui attribue à la cueillette du riz sauvage l'introduction des poteries préhistoriques au Manitoba, une technique qui serait ainsi bien antérieure au développement de l'agriculture pendant la préhistoire.

¹⁸ Expression utilisée par La Vérendrye durant ses voyages d'exploration entre 1727 et 1749 et au cours desquels il a cartographié les régions où on le trouvait (Pelletier, 1980 : 87).

ont subis, la réconciliation interethnique et leur résilience doivent passer par le pardon sans toutefois oublier, pour que jamais de telles injustices ne se reproduisent. C'est ainsi que les activités commémoratives prennent une importance toute particulière dans la communauté métisse, car ici comme dans d'autres contextes, elles permettent la guérison. En effet, elles raffermissent le sentiment d'appartenance, et le soulagement procuré donne la force de pardonner, tout en se souvenant d'un passé héroïque qui permet de neutraliser l'amertume qui, autrement, continuerait d'empoisonner l'existence.

La tradition orale illustre non seulement la richesse de la mémoire des aînés, des artistes et des leaders, mais également la trace des conflits et des revers subis :

On disait toujours que c'était le temps des grands coups, c'étaient les Anglais contre les Français, les protestants contre les catholiques et il semble qu'aujourd'hui le problème est toujours là [...] John A. Macdonald a dit que les Métis disparaîtraient en moins de cinquante ans. Bien il avait tort. Il disait que l'Affaire Riel, c'était pas grand-chose, que ça passerait. Ça n'a pas passé et nous sommes plus forts et plus nombreux. Tu sais, alors maintenant, nous devons apprendre à vivre ensemble et ce n'est pas toujours facile (RC 2008 : 6-7).

La mémoire des sociétés, des groupes et des individus peut être envisagée comme la manière dont ceux-ci se rappellent les événements passés. Or le deuil et les conflits laissent des cicatrices. Dans ces conditions, comment surmonter la colère, la rancune et choisir la réconciliation plutôt que la vengeance ?

Les moyens collectifs préconisés par les Métis pour se souvenir d'une personne ou d'un événement témoignent d'une grande originalité¹⁹. Si elles peuvent être solennelles, les activités commémoratives peuvent aussi revêtir la forme d'une célébration festive comme, par exemple, le pique-nique qu'organisent chaque printemps et depuis des générations les Métis francophones sur un terrain adjacent à la Maison Riel à Saint-Vital au Manitoba.

¹⁹ Les recherches sur les activités et les sites d'intérêt patrimonial et commémoratif ont connu des développements importants au cours des dernières décennies (p. ex., Graham, Ashworth et Tunbridge (2000)). Les lecteurs désireux d'en savoir plus sur les travaux des sociologues, des anthropologues, des géographes et des psychologues portant sur la mémoire collective et le pardon consulteront la recension des écrits proposée par Brian Conway (2010).

On allait à Saint-Vital, on appelait ça le pique-nique des purs et puis il y avait du jigging et puis il y avait de la guitare et puis du monde qui chantait et puis toutes sortes d'affaires comme ça (CE, 2008 : 9).

La communauté métisse francophone inaugurait en 2008 le parc commémoratif Elzéar-Goulet. Cette initiative confirme la vitalité culturelle de cette communauté qui, en dépit des difficultés passées, a réussi à mobiliser d'importantes ressources pour commémorer l'un des siens, qui fut membre du gouvernement provisoire formé par Louis Riel en 1869-1870. Après avoir été poursuivi et lapidé par des soldats anglais, Elzéar Goulet a péri dans les flots de la rivière Rouge. Depuis, les Métis ont pardonné, mais jamais ils ne vont oublier... Les célébrations marquant l'inauguration de ce parc ont commencé par un rassemblement solennel dans le cimetière de Saint-Boniface où la dépouille du noyé avait été enterrée. Le cortège des participants s'est rendu à pied au nouveau parc situé en bordure de la rivière Rouge, juste au nord du boulevard Provencher. L'assemblée réunissait des descendants du personnage dont la mémoire était célébrée ainsi qu'un grand nombre de personnes de la communauté incluant des leaders et des artistes. Après les prières, les chants et les discours d'usage, un goûter a été servi.

Ainsi, malgré tous les revers subis, cette communauté métisse apparaît comme étant active, saine, résiliente et fort engagée dans la préservation de son patrimoine. Les Métis étant d'ores et déjà maîtres d'œuvre de leur projet de réappropriation culturelle, le rôle des chercheurs consiste à les accompagner et à les soutenir méthodiquement dans l'inventaire de leurs ressources culturelles et la formulation de projets éducatifs pouvant être proposés aux enseignants et aux muséologues. En effet, les Métis ne font-ils pas autorité dans l'interprétation de leur patrimoine? Devons-nous réitérer ici le fait que l'expertise des Métis a guidé chacune des étapes des travaux rapportés dans ces lignes?

Conclusion

Un volet de l'ARUC-IFO aura permis à la communauté métisse francophone de travailler avec une équipe d'anthropologues en vue d'identifier les éléments de son héritage culturel qu'elle estime important de transmettre aux générations montantes pour la revitalisation de ses traditions.

Depuis la quasi-disparition des troupeaux de bisons des grandes plaines et des chasses héroïques qui leur étaient associées, mais qui continuent de peupler l'imaginaire collectif, localement et globalement, les Métis, à l'instar des peuples autochtones, n'ont jamais cessé de faire appel à une diversité de ressources alimentaires et de connaissances relatives à l'environnement pour assurer leur subsistance.

Le milieu naturel ayant été en grande partie spolié par la colonisation et l'industrialisation subséquente de l'Ouest canadien, le souci de préserver l'environnement se traduit, chez les Métis, par le développement d'un cycle de célébrations culturelles qui relèvent du patrimoine immatériel et vivant, toujours évanescent et difficile à saisir, sauf peut-être depuis l'invention de la photographie et des techniques audiovisuelles d'enregistrement. Leurs efforts vont cependant beaucoup plus loin, et ce souci s'inscrit aussi dans le paysage urbain ou en périphérie de ce dernier : aménagement d'un parc commémoratif, nettoyage et reboisement d'un terrain aux abords de la rivière Seine, tributaire de la Rouge ; mais également participation à des activités éducatives en vue de sensibiliser enseignants et administrateurs scolaires aux perspectives métisses en matière de protection de l'environnement naturel et culturel incluant une table ronde prenant la forme d'un cercle de partage, à la manière des autochtones, suivi d'une visite « hors les murs » en vue de découvrir l'un de ces sites.

En dépit des difficultés vécues par les Métis francophones depuis la résistance de 1869-1870, une remarquable vitalité caractérise présentement cette communauté résiliente. Divers aspects de son héritage culturel sont célébrés lors de manifestations publiques, ce qui a permis de traiter de la réappropriation patrimoniale par ces Métis qui commémorent leur identité culturelle en conjuguant de manière originale et singulière des éléments puisés dans leurs traditions autochtones et canadiennes-françaises.

Cette courte présentation ne permettait de donner qu'un aperçu très sommaire de toute la richesse des échanges qui se poursuivent entre les participants universitaires et communautaires dans le contexte de cette ARUC. D'autres thèmes pourront faire l'objet d'études plus approfondies : le cycle des célébrations, des activités culturelles et des cérémonies commémoratives, la place des aînés et de la famille dans la communauté métisse contemporaine ainsi que leur rôle dans la transmission des savoirs

et de la réconciliation identitaire. Les autres corpus constitués depuis 2008 ainsi que l'exploration d'autres thématiques, telles que l'agriculture de subsistance et, à l'échelle familiale ou communautaire, l'architecture vernaculaire, feront l'objet d'autres analyses en temps opportun. On pourrait dire que le patrimoine familial apparaît comme une des grandes richesses de l'héritage culturel des Métis francophones et pourrait devenir un axe de recherche à développer lors d'analyses ou d'entrevues ultérieures.

Les transcriptions des témoignages, les photos et les objets ou documents prêtés aux chercheurs au cours des travaux de l'ARUC-IFO pourront servir à la préparation de cartes géographiques, de publications, d'expositions ou de toute autre forme d'activité éducative dont la communauté tout entière pourra bénéficier.

Enfin, le travail d'identification de contenus et de moyens pédagogiques se poursuivra en vue de permettre aux enseignants et aux muséologues de reprendre le flambeau et de continuer le travail de revitalisation. Ils sauront ainsi organiser des activités culturelles pour éveiller la curiosité et rapprocher les communautés; inciter les élèves, les parents et les futurs enseignants à participer à des activités proposées par la communauté métisse; et avoir recours aux technologies de l'information pour faciliter la transmission du patrimoine culturel étant donné que ces moyens vont, sans aucun doute, continuer d'intéresser les jeunes apprenants.

Remerciements

Nous remercions nos deux partenaires communautaires (l'Union nationale métisse Saint-Joseph du Manitoba et le Conseil Elzéar-Goulet, section francophone de la Manitoba Metis Federation) ainsi que tous les membres de la communauté métisse qui ont participé à ce programme. Cet article découle d'une communication donnée par l'auteur lors du Troisième Atelier international sur les identités et cultures métisses « L'identité métisse en question : stratégies identitaires et dynamismes culturels », organisé par Denis Gagnon, titulaire de la Chaire de recherche du Canada sur l'identité métisse, du 17 au 19 mai 2010 – Collège universitaire de Saint-Boniface, Winnipeg, Manitoba. Nous remercions le professeur Gagnon, qui est également chercheur principal de ce volet métis de l'ARUC-IFO, ainsi que le directeur de cette alliance, Léonard

Rivard, professeur émérite à l'Université de Saint-Boniface. Enfin, nous remercions tous nos assistants de recherche et, plus particulièrement, les trois étudiants de 3^e cycle universitaire qui ont participé à ce programme : Anne-Sophie Letessier (indexation, compilations, analyse et rédaction), Joanna Seraphim (terrain) ainsi que Emmanuel Michaux (terrain, analyse et rédaction). Les travaux de ce dernier ont permis, entre autres, de constituer un second corpus important dont il sera question dans de prochaines publications. D'autres étudiants et étudiantes de baccalauréat, dont Amalia Jimenez, Nadia Croteau, Mercédès Mulaire, David Paquette et Nadine Lemoine, ont reçu une formation d'appoint et participé à la première phase des travaux ethnographiques à titre d'assistants de recherche. De plus, Chantal Phaneuf a réalisé la plus grande partie du travail de transcription des entrevues alors qu'elle était étudiante à la Faculté d'éducation de l'Université de Saint-Boniface.

BIBLIOGRAPHIE

- BARKWELL, Lawrence J., Leah DORION et Darren R. PRÉFONTAINE (dir.) (2003). *Métis Legacy: A Métis Historiography and Annotated Bibliography*, Winnipeg, Pemmican Publications.
- BOYENS, Ingeborg (dir.) (2007). *The Encyclopedia of Manitoba*, Winnipeg, Great Plains Publications.
- CENERINI, Rhéal (2011). *Li Rvinant*, préface de Robert A. Papen, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, p. 5-11.
- CENTRE D'ÉTUDES FRANCO-CANADIENNES DE L'OUEST (1984). « Marie-Thérèse Goulet-Courchaine (Manie-Tobie, 1912-1970) », *Répertoire littéraire de l'Ouest canadien*, Winnipeg, CEFCO, p. 179-182.
- CHAPUT, Lucien (1995). *Histoire du Corridor de la rivière Seine et suggestions de son interprétation*, Winnipeg, TRIGO associés.
- CHAREST, Pauline (1994). « Ethnométhodologie et recherche en éducation », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 20, n° 4, p. 741-756.
- COLLECTIF (2010). *Corpus Gagnon-Labrière : transcription de 15 entrevues réalisées au Manitoba en 2008-2009 dans le cadre du volet métis de l'ARUC-IFO*, Winnipeg, Université de Saint-Boniface.

- CONWAY, Brian (2010). « New Directions in the Sociology of Collective Memory and Commemoration », *Sociology Compass*, vol. IV, n° 7, p. 442-453.
- FAUCHON, André, et Carol J. HARVEY (dir.) (2008). *Saint-Boniface 1908-2008 : reflets d'une ville*, Winnipeg, CEFCO et Presses universitaires de Saint-Boniface.
- GABORIEAU, Antoine (1999). *La langue de chez nous*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines.
- GAGNON, Denis (2008-2009). « La création des “vrais Métis” : définition identitaire, assujettissement et résistances », *Port Acadie : revue interdisciplinaire en études acadiennes = Port Acadie: An Interdisciplinary Review in Acadian Studies*, n°s 13, 14, 15 (printemps-automne 2008, printemps 2009), p. 295-306.
- GAGNON, Denis (2009a). *La Chaire de recherche du Canada sur l'identité métisse : cinq ans de recherche, défis et enjeux*, Midi-conférence de l'ACFAS-Manitoba, Winnipeg, Collège universitaire de Saint-Boniface, 25 février 2009.
- GAGNON, Denis (2009b). « “Nous savons qui nous sommes” : les Métis et l'État canadien : définitions identitaires et agencéité », dans Denis Gagnon, Denis Combet et Lise Gaboury-Diallo (dir.), *Histoires et identités métisses : hommage à Gabriel Dumont = Métis Histories and Identities: A Tribute to Gabriel Dumont*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 277-301.
- GARFINKEL, Harold (2001). « Le programme de l'ethnométhodologie », dans Michel de Fornel, Albert Ogien et Louis Quéré (dir.), *L'ethnométhodologie : une sociologie radicale*, Colloque de Cerisy, Paris, La Découverte, p. 31-56.
- GRAHAM, Brian, G. J. ASHWORTH et John E. TUNBRIDGE (2000). *A Geography of Heritage: Power, Culture and Economy*, London, Arnold Hodder Headline Group.
- ISAAC, Thomas (2004). *Aboriginal Law: Commentary, Cases and Materials*, Saskatoon, Purich Publishing Ltd.
- KAUFMANN, Jean-Claude (2004). *L'invention de soi : une théorie de l'identité*, Paris, Hachette Littérature.
- KERMOAL, Nathalie (2006). *Un passé métis au féminin*, Québec, Les Éditions GID.
- KERMOAL, Nathalie (2009). « La troisième “résistance” métisse de l'Ouest canadien : un enjeu de partage », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXXIX, n° 3, p. 97-106.
- KUMAR, Mohan B., et Teresa JANZ (2010). « Une exploration des activités culturelles des Métis au Canada », *Tendances sociales canadiennes*, Statistique Canada, n° 11-008 au catalogue, p. 69-76.
- LABRÈCHE, Yves (2009). « Henri Létourneau et la tradition orale des Métis », dans Denis Gagnon, Denis Combet et Lise Gaboury-Diallo (dir.), *Histoires et identités métisses : hommage à Gabriel Dumont = Métis Histories and Identities: A Tribute to Gabriel Dumont*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 325-340.
- LABRÈCHE, Yves, et John C. KENNEDY (2007). « L'héritage culturel des Métis du Labrador central », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XVII, n°s 2-3, p. 43-60.
- LAGASSE, Jean (1959). *The Métis in Manitoba*, sur le site Manitoba Historical Society, Series 3, 1958-59 Season, [<http://www.mhs.mb.ca/docs/transactions/3/metis.shtml>] (16 avril 2010).

- LAVALLÉE, Guy (2003). *The Métis of St. Laurent, Manitoba: their Life and Stories, 1920-1988*, Winnipeg, À compte d'auteur.
- LEIRIS, Michel (1988). *Cinq études d'ethnologie*, Paris, Gallimard.
- LÉONARD, Carol Jean (2010a). *Mémoire des noms de lieux d'origine et d'influence françaises en Saskatchewan*, Répertoire toponymique, Québec, Les éditions GID.
- LÉONARD, Carol Jean (2010b). « Patrimoine toponymique des minorités culturelles, lieu de complexités : le cas de la Fransaskoise », *Nouvelles perspectives en sciences sociales : revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. VI, n° 1, p. 99-124.
- LETESSIER, Anne-Sophie (2010). *Rapport d'analyse des entrevues réalisées en 2008 et 2009 dans le cadre du volet métis de l'ARUC-IFO*, Winnipeg, Université de Saint-Boniface.
- MARLES, Robin J., et al., (2000). *Aboriginal Plant Use in Canada's Boreal Forest*, Natural Resources Canada, Canadian Forest Service, Vancouver, UBC Press.
- MARTIN, Thibault, et Brieg CAPITAINE (2005). « Comment flirter avec la modernité pour conforter son identité? Projet éducatif d'une communauté métisse au Manitoba », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXXV, n° 3, p. 49-58.
- OFFICE QUÉBÉCOIS DE LA LANGUE FRANÇAISE (2002 et 2008). « Patrimoine culturel », *Le grand dictionnaire terminologique*, [http://www.granddictionnaire.com/btml/fra/r_motclef/index1024_1.asp] (24 avril 2010).
- PAPEN, Robert A. (2009). « La question des langues des Mitchifs : un dédale sans issue? », dans Denis Gagnon, Denis Combet et Lise Gaboury-Diallo (dir.), *Histoires et identités métisses : hommage à Gabriel Dumont = Métis Histories and Identities: A Tribute to Gabriel Dumont*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 253-276.
- PAYMENT, Diane Paulette (1990). « *Les gens libres – Otipemisiwak* », *Batoche, Saskatchewan 1870-1930*, Hull, Direction des lieux et des parcs historiques nationaux et Environnement Canada.
- PELLETIER, Émile (1980). *Le vécu des Métis*, traduction et rédaction d'Elizabeth Maguet, Noëlie Pelletier et al., Winnipeg, Éditions Bois-Brûlés.
- PETERSON, Jacqueline, et Jennifer S. H. BROWN (dir.) (1985). *The New Peoples: Being and Becoming Métis in North America*, Winnipeg, The University of Manitoba Press.
- PIHET, Christian (2010). « Identité et territorialité métisses : le cas du Manitoba », *Études canadiennes = Canadian Studies*, n° 68, p. 9-27.
- PILON, Jean-Luc (1998). « Central Subarctic Woodland Culture », dans Guy Gibbon (dir.), *Archaeology of Prehistoric Native America: an Encyclopedia*, New York, Garland Publishing, p. 133-135.
- REIMER, Gwen, et Jean-Philippe CHARTRAND (2004). « Documenting Historic Metis in Ontario », *Ethnohistory*, vol. LI, n° 3, p. 567-607.
- REIMER, Gwen, et Jean-Philippe CHARTRAND (2007). « L'ethnogenèse des Métis de la baie James en Ontario et au Québec », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXXVII, nos 2-3, p. 29-42.

- RIVARD, Étienne (2002). « Territorialité métisse et cartographie du Nord-Ouest canadien au XIX^e siècle : exploration cartographique et toponymique », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. XIV, n^{os} 1-2, p. 7-32.
- ROUSSEAU, Louis-Pascal, et Étienne RIVARD (dir.) (2007). « Présentation Métissitude : l'ethnogénèse métisse en amont et en aval de Powley », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXXVII, n^{os} 2-3, p. 3-6.
- SMORAG, Pascale (2009). *L'histoire du Midwest racontée par sa toponymie*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- ST-ONGE, Nicole (2004). *Saint-Laurent, Manitoba: Evolving Métis Identities, 1850-1914*, Regina, University of Regina, Canadian Plains Research Center.
- TOUGH, Frank, et Véronique BOISVERT (2009). « "I am a half-breed head of a family..." : A Database Approach to Affidavits Completed by the Métis of Manitoba, ca. 1875-1877 », dans Denis Gagnon, Denis Combet et Lise Gaboury-Diallo (dir.), *Histoires et identités métisses : hommage à Gabriel Dumont = Métis Histories and Identities: A Tribute to Gabriel Dumont*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, p. 141-184.